

Bacurau Le genre au service de la rage

Jules Couturier

Number 323, July 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couturier, J. (2020). Bacurau : le genre au service de la rage. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 18–19.



BACURAU

LE GENRE AU SERVICE DE LA RAGE

JULES COUTURIER

La résistance est au cœur de l'œuvre du cinéaste brésilien Kleber Mendonça Filho. Hyper conscient des ravages causés par le néolibéralisme dans son pays qui aurait tant à offrir, il défend des pans d'une culture vaste et riche que les protagonistes de sa filmographie refusent de céder.

Alors que dans son précédent film, *Aquarius*, la figure de résistance était incarnée par une sexagénaire refusant de laisser son appartement à un jeune promoteur immobilier véreux, dans son plus récent, *Bacurau*, coréalisé cette fois avec Juliano Dornelles, c'est tout un village qui se rebelle contre les forces qui le menacent. Et la colère du cinéaste se manifeste de manière beaucoup plus frontale, puisque le village qui donne son titre au film devient le théâtre d'un spectaculaire bain de sang.

D'abord harmonieuse, la vie de ce petit village du nord-est brésilien est perturbée par une séquence d'événements de plus en plus troublants. Tout commence avec le décès de la matriarche de la communauté, occasion de retrouvailles et de l'expression de rituels funèbres particuliers. Plus tard, un politicien régional hypocrite et détesté du village entier vient « offrir » livres, médicaments et nourriture

périmés dans le but de se faire réélire. Peu de temps après l'accueil hostile que lui réservent ses habitants, le village – dont l'alimentation en eau faisait déjà défaut – disparaît des relevés cartographiques et le signal cellulaire se perd. Une horde de chevaux fuyant leur ranch traverse le village. Des étrangers à moto s'arrêtent dans le bled sous des prétextes peu convaincants. Et bientôt, plusieurs résidents sont assassinés un à un par un groupe de mercenaires. La résistance se met alors en branle...

Alors que la situation sociopolitique au Brésil ne cesse de s'envenimer, les cinéastes n'ont plus le temps pour la subtilité. Désormais empreint de rage, leur message politique prend la forme d'un affrontement beaucoup plus direct et violent. Et pour transmettre ce message avec vigueur, quoi de mieux que le cinéma de genre, le western et la science-fiction dans ce cas précis, devenu pour de nombreux cinéastes une stratégie de choix pour critiquer le pouvoir et la politique en rejoignant un plus large public. Ils vont pour ce faire choisir des schémas très codés.

Mendonça Filho et Dornelles optent pour une violence caricaturale et stylisée. De plus, comme c'est le cas dans de nombreux

films de genre, *Bacurau* regorge de références et de clins d'œil aux grands du cinéma de cette famille excentrique, de John Carpenter à Quentin Tarantino en passant par Ed Wood et plusieurs autres. Il inclut avec la même malice des références littéraires, en créant par exemple un village digne du réalisme magique de Gabriel García Márquez. On croit en effet retrouver dans *Bacurau* son Macondo de *Cent ans de solitude*.

L'attrait visuel de *Bacurau* est indéniable. Le passage de l'habituel chef décorateur de Mendonça Filho, Juliano Dornelles, à la coréalisation y est sûrement pour beaucoup. Alors qu'*Aquarius* résonnait surtout grâce à la performance magistrale de sa vedette, la grande Sônia Braga, dans *Bacurau* ce sont surtout les images sublimes qui happent le spectateur, avec une photographie marquée le jour par des environnements surexposés dans lesquels retentissent personnages et objets de couleurs éclatantes. Et la splendeur du soir n'est pas en reste. Des images qui impressionnent, déroutent et participent à l'étrangeté de l'ensemble.

Le scénario ambitieux mais quelque peu fourre-tout impressionne moins, comme si les

cinéastes n'avaient pas su canaliser leur rage dans une direction plus maîtrisée. Elle explose plutôt dans tous les sens sans grande précision ni subtilité. Le film offre néanmoins le portrait attachant d'une communauté, comme *Aquarius* offrait celui d'une femme, tous deux symboles d'une résistance face à un pouvoir amoral qui voudrait les écarter. Dans les deux cas, le portrait est empreint de sympathie, d'amour et d'admiration.

En élargissant dans *Bacurau* sa figure de résistance à une collectivité entière plutôt qu'à un seul individu, le film perd cependant en profondeur psychologique. Les personnages du film sont très peu développés alors que dans *Aquarius*, Mendonça Filho s'attardait pendant près de 2h30, de manière fine et intelligente, sur un personnage complexe. Cette absence de personnages principaux renforce toutefois l'idée d'égalité au sein du village où

les valeurs de solidarité, d'entraide et de tolérance dominant, où professeur, médecin, bandit et prostituée se situent tous au même niveau et participent au même combat, chacun à sa façon. À cet égard, le film présente une humanité et une universalité qu'il fait bon retrouver à l'écran. À l'opposé, lorsque la caméra se déplace du côté des méchants Américains, elle se fait moins subtile. Et le scénario, plus chiche. Ces suprématistes blancs apparaissent grossiers, caricaturaux, leurs motivations meurtrières impénétrables, et la magie apparue plus tôt se dissipe avec la montée du cynisme. La simplicité de *Bacurau*, voire sa facilité, dans le peu de profondeur autant de ses héros que de ses vilains, réduit le message de résistance des cinéastes à l'essentiel, de manière à frapper davantage l'affect que l'intellect. Cet effet est en concordance avec le sentiment d'urgence et de rage qui est le cœur du film.

Bien que le musée du village de Bacurau ait été évoqué dans les dialogues et que la caméra nous ait présenté sa façade à quelques reprises dans le film, ce n'est que lors de l'affrontement final qu'on y pénètre enfin. Son contenu est révélateur : la présente bataille n'est pas la première que les habitants du village ont eu à mener. De toute évidence, ils ont riposté plus d'une fois à l'invasisseur. Ils se sont déjà défendus avec succès, et tout porte à croire qu'ils le feront encore. Cette révélation à la toute fin du film devient un symbole d'espoir offert par les cinéastes au peuple brésilien. L'histoire de Bacurau lui rappelle qu'il a relevé la tête fièrement déjà dans le passé devant des pouvoirs dictatoriaux. Il peut – et doit – refuser une fois encore de se laisser marcher sur la tête par un gouvernement insensible aux aspirations légitimes des citoyens, comme celui de l'actuel président populiste Jair Bolsonaro. ▲

